L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Les Vétérans de la Confédération.

La ville de Memphis a rarement donné l'hospitalité à autant de visiteurs à la fois que depuis deux ou trois jours, à l'occasion de la Réunion annuelle des Vétérans de la Confédération.

Les survivants de ceux qui ont pris part à la grande levée de boucliers d'il y a quarante-sept ans, se réunissent, comme on le sait, tous les ans dans une ville du Sud, jamais la même deux fois successivement, dans le but très louable de perpétuer le souvenir du superbe effort auquel se livrèrent les fils du Sud pour la défense d'un principe, et avant tout, pour la protection de leurs foyers contre l'envahissement du Nord.

A cette Réunion, les assistants se font, chaque année, de moins en moins nombreux, cela se conçoit ; le temps fait son œuvre, exerce son action dissolvante ; mais si les rangs des Vétérans, de ceux qui ont épaulé le mousquet, qui ont vécu sur les champs de bataille des années se resserrent, parce que les vides s'y font; par contre, les rangs de leurs descendants s'élargissent, car les fils et les filles des Vétérans ont fondé une association dans le but de continuer l'œuvre de leurs aînés, dans le but de préserver de l'oubli la mémoire des héros de l'époque, de célébrer leurs hauts-faits et leurs vertus.

La Réunion annuelle des Vétérans de la Confédération mérite vraiment tous les encouragements ; elle a un côté touchant, si elle en a un d'un ordre plus élevé. Elle permet à ces vieillards de se retrouver après quarante et quelques années, dans des conditions bien différentes, et de revivre ensemble par la pensée cette époque pleine de privations, de sacrifices, de dangers, mais pleine aussi de gloire, car il y a des défaites plus glorieuses que bien des conquêtes.

La Réunion est aussi une leçon pour les jeunes; elle les familiarise avec l'histoire de leur pays ; elle leur parle de la page de cette histoire que leurs pères ont écrite de leurs vaillantes épées ; elle fait vibrer en eux la fibre patriotique, elle entretien chez eux l'amour de la patrie, du drapeau.

La dernière journée, de la Réunion a été consacrée à une grande manifestation, à une parade à laquelle ont pris part tous les vieux soldats et tous les descendants des vieux soldats. En tête de la colonne, marchaient le général Clement A. Evans et son état-major. Bien que la chaleur fût accablante, la parade a été brillante ; les vétérans se sont promenés dans les rues de Memphis salués, acclamés partout par les sourires et les vivats d'une foule enthousiaste.

Il est bien d'honorer ainsi la petite phalange de braves qui s'attarde encore parmi nous; pendant quelques jours faisons de ces braves des lions; entourons-les de toutes les prévénances, de tous les égards, faisons-leur comprendre que ce que nous célébrons en eux, c'est leur fidélité au devoir, à l'honneur ; et la joie qu'ils en éprouveront sera la fierté de leurs vieux ans.

LH

PRIX D'UN TABLEAU

Chronique parisienne :

Le roi des Belges vend pour une somme énorme ses tableaux. Le duc de Norfolk vend les siens, un au moins dont on lui donne plus de deux millions de francs. Et en même temps on apprend qu'en Amérique nos maîtres de 1830 "font" des prix invraisemblables. Dernièrement encore, à Londres, à la vente Day, la "Gardeuse d'Oies", de Millet, montait à 134 250 francs. Or, savez-vous ce que Millet avait vendu ce tableau ? Mille francs, et il donnait, par-dessous le marché, des dessins et des pastels. La "Gardeuse d'Oies" passa en vente publique en 1886. Elle fut retirée alors à 29,100 francs. En six ans elle bondit à 48,000 francs. La voici à 134,250 francs. A ce prix-là, il n'y a guère qu'un Roi de l'or qui puisse épouser une bergère de Millet.

La semaine passée on vendait, aux galeries Georges Petit, un portrait dit de la "Femme au gant." Ce portrait, Courbet l'avait fait payer 3,000 francs. M. Durand-Ruel, qui a le flair d'un artilleur de la curiosité, se le fit adjuger à 50,000 francs. Si le célèbre expert de la rue Laffitte est allé jusque là, c'est que la "Femme au gant," ira, elle, deux fois plus loin un jour ou l'autre. Rappelez-vous la "Famille Charpentier," de Renoir, qu'un prince d'Amérique payait, il y a deux ans, plus de 100,000 francs. Or Renoir est, Dieu merci, bien vivant. Il y a trente ans, seize toiles du grand impressionniste se payaient 2,005 francs. "Seize toiles !"

Claude Monet, qui expose en ce moment de merveilleux nymphéas précisément chez Durand-Ruel, envoya un jour au Salon un "Coucher de Soleil à Gavacourt". On le plaça si mal que personne ne le vit. Si, un marchand qui le paya 500 francs. Il y a trois ans, M. Georges Petit le vendit 60,000 francs à un ami du Petit Palais, qui le donna à la Ville de Paris. Sisley demanda un jour à son ami M. Théodore Duret de lui trouver un amateur qui lui assurerait 500 francs par mois pendant six mois : soit 3,000 francs. En retour, il lui livrerait "trente" tableaux. L'un de ces "trente" tableaux, vingt ans plus tard, fut acquis par le comte I. de Camondo pour le prix de 43,000 francs !

Ah ! les histoires de ventes de tableaux, elles sont légion !

Le musée de Berlin payait, en 1874, une partie de la collection Suermondt, en tête de laquelle "l'Homme à l'Œillet, de Van Eyck, 1,250,000 francs. En 1890, il achetait le "Portrait d'Holtzschuher", d'Albert Dürer, 450,000 francs. En 1892, à la vente Dudley, la "Vierge" de Crivelli, lui était attribuée pour 186,000 francs. La bibliothèque Hamilton lui revenait plus tard pour 1,500,000 francs. Il est vrai qu'on y trouvait les dessins de Botticelli pour la "Divine Comédie".

Du même Botticelli, en 1883, la National Gallery de Londres achetait le "Paradis" 120 000 francs. La "Vierge" des Ansidei était payée par elle, à la vente du duc de Marlbrough, 1,750,000 francs ! Trois portraits de Velasquez, de Marone et de Holbein montaient, à la vente Landsdown, à 1,500,000 francs.

On sait que la galerie Borghèse fut acquise par le gouvernement italien, qui la paya 3,600,000 francs. Le seul tableau du Titien : " L'Amour sacré et l'Amour profane", avait été convoité par un amateur qui en offrait tout juste ce prix-là. C'est le prix le plus élevé qu'on ait jusqu'ici vu payer pour un tableau.

" Le Tasse dans la Maison des Fous", d'Eugène Delacroix, fait 14 000 francs en 1865, à la vente Dumas fils. En 1868, Khalil bey le vend 16,500 francs et en 1872, à la vente Carlin, il monte à 40,000 francs. En 1884, George Petit pousse à 51,000 francs l'"Enlèvement de Rebecca", qu'on avait pour 11,000 francs quelques années auparavant. La vente Chéramy a prouvé que les gros prix se maintenaient pour Delacroix.

Des œuvres que Ingres vendait 800 francs sont montées à 80,000 francs. Ses derniers portraits, qu'il faisait payer quelques louis, vont jusqu'à 20 000 francs. M. Léon Bonnat, " ingriste " fervent, en sait quelque chose. Le comte Primoli possède la "Famille de Lucien Bonaparte", un crayon noir qui atteindrait 100 000 francs, et un de nos amis garde la " Naissance des Muses ", aquarelle exécutée par le Prince Napoléon en 1856, dont il a refusé 200,000 francs.

Fortuny et Zamacoïs, de leur vivant, ne connurent guère les fortes sommes ! Certes. Or, il y a deux ans, le "Choix du Modèle", du premier, atteignait 210,000 francs ; la "Cour de Justice à l'Alhambra", 65,000 francs ; la "Fantasia Arabe", 60,000 francs, et une série d'aquarelles—je dis d'aquarelles !—se vendit à raison de 25,000 francs chacune. Ceci se passait à New-York à la vente William H. Stewart. A Paris même, la marquise Landolfo Carcano, qui possède de si merveilleuses collections et qui enrichit le Petit Palais de chefs-d'œuvre, n'a-t-elle pas refusé un demi-million du "Mariage Espagnol", de Fortuny, et la même somme de la "Salomé", de Henri Regnault ? Un million pour deux tableaux modernes : voilà qui accuse une plus-value formidable, si l'on songe que la marquise Carcano ne les paya pas le dixième de ce chiffre. Encore fallait-il avoir le goût sûr et le flair impeccable.

A New York encore, la "Hutte des Charbonniers," de T. Rousseau, fit 182,500 francs, à la vente Fuller, en 1898. Or Rousseau avait cédé ce tableau pour 2,500 francs. A la vente Dana, la "Danse des Amours," de Corot, fit 180,000 francs, et la "Gardeuse de Dindons," de Millet, 102,500 francs. L'un et l'autre de ces tableaux sortirent de l'atelier des maîtres pour quelques milliers de francs à peine.

Si l'on veut suivre la progression des prix de vente des tableaux, il faut examiner les chiffres accusés par les enchères de Troyon et de Millet, lesquels ont eu en Amérique comme en France une clientèle empressée à les monopoliser.

Voici Troyon. "Les Animaux à l'ombre au bord d'une mare": en 1855, vente Baroilhet, 1,420 fr ; en 1868, vente Khalil bey, 4 000 fr ; en 1873, vente Laurent Richard, 19,200 fr.; en 1874, vente Wilson, 26 000 fr.; en 1876, vente Tesso, 17 000 fr ; en 1881, vente Wilson, 31,500 francs.

"Le Gué" en 1860, 4,200 francs, au Prince Napoléon, lequel le cède pour 5,000 francs au comte d'Aquila. En 1873: 62 000 francs ! En 1899, la "Vache Blanche" fait, à la vente Crabbe, 85,000 francs. M. Chauchard se l'offre la même année: 150,000 francs. Pour le même prix il avait acquis en 1889 le "Passage du Gué", qui, à la vente de Secrétan, fut payé 120 000. A la vente Secrétan encore, les "Vaches au Pâturage" montèrent à 45 000 francs. Neuf ans après, on les retrouve à la vente Fuller, de New York : 110 000 francs.

Pour Millet, qui toute sa vie fut pauvre autant que Job sur son fumier, c'est aussi caractéristique. Il fit l'"Angelus" pour un Américain au prix fixé de 1 500 francs. L'Américain se ravisa et ne prit pas le tableau. Millet le vendit à M. Papeleu 1,000 fr. Un peu plus tard il est chez M. Paul Tesse, qui le vend à M. Gavet 1 800 francs. M. Gavet le cède à M. Durand-Ruel : 12,000 francs. M. J. Wilson l'achète alors 38,000 francs. La vente Wilson, en 1881, jette l'"Angelus" sur le marché : M. Georges Petit, audacieux, y va de ses 160,000 francs. Or, huit ans plus tard, en 1889, à la vent Secrétan, on apprend qu'un groupe d'amateurs, à la tête desquels est M. Antonin Proust, en donne 553,000 francs. Hélas ! l'Etat ne peut y aller de sa quote-part, et nos amateurs doivent céder l'"Angelus" à l'Amérique. Heureusement, il revint bientôt en France. En effet, M. Chauchard le fit entrer dans ses collections pour la modeste somme de 800,000 francs.

Après cela, je crois qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle : c'est ce que nous faisons.

L'affaire Lemoine au XVIIIe siècle.

En dépit de tout son génie subtilisateur, le malicieux John Lemoine n'a rien inventé — vous vous en doutiez ! — rien, pas même le genre d'opérations lucratives qui lui valut, voici plus d'un an, quelque notoriété, et voici quelques jours, une intempestive incarcération.

Quelle amère désillusion pour les admirateurs quand même de ce sagace esprit qui sut en imposer à l'un des plus graves, des plus compassés financiers de notre époque : Lemoine n'a rien inventé. Serait-il donc vrai que, depuis plus de trois mille ans, tout a été dit, tout a été inventé.

Sans remonter aussi haut, il est piquant de rencontrer, dans les chroniques du dix-huitième siècle, des prédécesseurs, et non des moindres de notre national John Lemoine, écrit un chroniqueur parisien.

Le 30 août 1777, en effet, un de ces gazetiers qui faisaient imprimer à Londres, chez John Adamson leurs bien souvent indiscrètes révélations, notait sur ses tablettes.

"J'ai à vous parler d'un phénomène qui met tous les esprits en mouvement : le sieur Azéma, l'un de nos apothicaires les plus estimés, vient d'annoncer la vente du cabinet de curiosité qu'il tient du fameux Geoffroi, son prédécesseur. On y voit trois clous de charrette qui sont partie fer et partie argent. En voici l'histoire :

"Un particulier se présente un jour chez M. Geoffroi et lui annonce qu'il possède le secret de la transmutation du fer en argent. M. Geoffroi paraît douter; l'inconnu offre d'en faire l'épreuve sous les yeux du savant et des témoins qu'il appellera. On apporte trois grands clous ; l'homme au secret en jette un dans la liqueur, un moment après il se trouve converti en argent ; il plonge les deux autres à moitié seulement et il les retire moitié argent et moitié fer, attirable à l'aimant. J'ai eu la curiosité de voir ces clous et je les ai soigneusement examinés : l'un m'a paru vraiment argent du côté de la tête, et fer par le reste ; l'autre, argent par la pointe et fer par la tête, l'autre tout argent.

"On crie ici à la pierre philosophale, les journalistes annoncent même qu'après cet exemple il n'est plus permis de douter de la possibilité de cette découverte, et cependant moi, je doute encore : 1° parce que je n'ai pas vu l'expérience et que M. Geoffroi ne l'a consignée dans aucun de ses ouvrages: elle était assez singulière pour attirer toute son attention et l'inciter à quelque travail. Peut-être même, s'il avait été convaincu, n'aurait-il pas laissé échapper un tel secret qu'on ne lui communiquait pas avec le seul dessein de l'amuser un instant ; 2° parce que, quand même j'aurais été présent à l'opération et quand M. Geoffroi en aurait attesté la vérité, je croirais toujours être la dupe de quelque illusion, d'un escamotage subtil, d'un charlatanisme quelconque."

Evidemment le savant, un instant abusé, mais bientôt édifié par une étude plus approfondie, avait préféré n'exposer pas son amour-propre aux inconvénients d'une révélation publique. L'âme d'un savant n'est point toujours celle d'un financier !

Mais aux deux extrémités du même siècle, des aventures similaires eurent plus de retentissement, tant par la personnalité des victimes que par l habileté avérée des pseudo-inventeurs de la pierre philosophale. C'est le même gazetier qui nous conte les deux aventures.

Le Régent, Philippe d'Orléans, était fort entiché de l'alchimie. Un jour, il reçoit la visite d'un personnage mystérieux lui annonçant gravement qu'il possédait le secret de la transmutation du fer en cuivre. Le prince le renvoie à l'Académie des sciences. L'inconnu supplie Son Altesse Royale de ne pas l'exposer à la jalousie de savants et aux tours qu'ils lui joueraient sans doute pour le perdre. "Les yeux de l'homme le plus ordinaire, ajoute-t-il, suffiraient pour s'assurer d'un fait aussi simple ; les vôtres, Monseigneur, éclairés des lumières de la saine chimie et dirigés par des connaissances profondes, seront des juges infaillibles, si Votre Altesse Royale daigne me permettre de faire l'expérience sous ses yeux."

Sur-le-champ, le chimiste trempe dans une liqueur qu'il avait apportée une lame de couteau qu'on lui présente. Après y avoir séjourné quelque temps, elle semble entièrement changée en cuivre. Toute la cour est témoin de ce prodige : le Régent étonné donne un privilège à cet homme, il forme un établissement pour lequel de toutes parts viennent des subsides. Mais bientôt l'alchimiste disparaît avec des sommes considérables qu'on lui a confiées. On découvre alors que sa fameuse liqueur n'était que de l'acide vitriolique fortement imprégné de cuivre.

Au cours de sa carrière d'alchimiste, Philippe d'Orléans dut avoir quelques déconvenues de ce genre.

Mais voici le tour d'un grave magistrat, tenté sans doute par l'appât de l'inépuisable trésor plutôt que poussé par la passion scientifico philosophique. L'aventure se place quelques mois avant la découverte des clous fer et argent du cabinet Geoffroi, au commencement de l'année 1777.

Un prétendu alchimiste se présente un jour chez M. le président de Rosambo, lui dit avec assurance qu'il a le secret de faire de l'or, et lui propose de le lui vendre pour cinquante mille écus. Le président s'engage à remettre cette somme, après avoir vérifié le procédé. Le soi-disant philosophe indique une longue recette de drogues communes, l'une desquelles était de la terre de Judée. On fait l'opération, on la recommence dix fois, et toujours on trouve au fond du creuset un culot d'or qui produit cent fois au-delà des avances qu'on a faites. Les cinquante mille écus sont comptés et le marchand de secret disparaît. Pendant quelques jours encore après son départ, on travaille avec le même succès, et le président avait retiré le quart du prix de son acquisition. Un obstacle se présente tout à coup ; on avait épuisé toute la terre de Judée qui se trouvait chez les apothicaires des environs. On découvre enfin que cette terre était de la poudre d'or véritable, masquée par un procédé particulier, et que des émissaires de l'alchimiste avaient donnée à vendre sous le nom de "terre de Judée" à tous les droguistes du quartier, en y fixant un vil prix. Plus jamais on n'ouï: parler de l'alchimiste.

Avouons maintenant que John Lemoine, s'il n'a rien inventé, a bien perfectionné la "manière". Non seulement il s'est attaqué à forte partie ; mais il est venu de lui-même bien naïvement se jeter dans la gueule des loups.

Est-ce que décidément John Lemoine aurait inventé quelque chose ?

Les bijoux de la reine.

On vient de recevoir en Angleterre la nouvelle de la perte des bijoux de la reine de Siam.

Ces bijoux, d'une valeur totale de deux cent cinquante mille francs, avaient été expédiés à Bangkok, mais la cassette dans laquelle ils avaient été placés fut trouvée vide à son arrivée. Au nombre de ces bijoux se trouvait une rivière de diamants.

La Reine, paraît-il, eut un mot charmant :

— Si, au moins, dit-elle, j'étais une actrice, la réclame m'aurait un peu consolée !

La reine de Siam est bien parisienne.

"L'ETRURIA."

Le consul Italien s'est rendu à bord du croiseur "Etruria" hier matin pour faire une visite au capitaine.

Le capitaine di Cosolino fera ses visites officielles aujourd'hui.

Dimanche matin les présidents des diverses sociétés italiennes seront reçus à bord et dans l'après-midi, il sera permis au public de visiter le bâtiment.

Tentative de suicide.

A trois heures, hier après-midi, Julia Young, âgée de 35 ans, demeurant rue Bienville a attenté à ses jours en absorbant une dose de laudanum.

Elle a été secourue par les étudiants en médecine.

Nègre dangereux.

A sept heures et demie hier soir, l'agent de police Louis Arnold, a été attaqué par un nègre du nom de Joshua Bazile, qui lui a enlevé son baton et a ensuite tiré trois coups de revolver sur lui. L'agent s'était rendu à la demeure de Bazile, rue Art 2129, au sujet d'une violation de la loi, quand le noir l'a attaqué.

MORSURE.

Theo. Brissolari, un peintre âgé de 30 ans, demeurant rue Dauphine 2472, en passant à l'angle des rues Chartres et Ste. Anne, hier matin, à neuf heures et demie, a été mordu à la jambe par un chien errant.

Voleur arrêté.

Albert Broussard, un nègre, a été dans la demeure de John Bacquet, rue Marais, 5003, l'avant dernière nuit, où il était entré dans l'intention de commettre un vol.

Accusé de vol.

Un nègre du nom de Joseph Valmont a été arrêté sur la levée au pied de la rue Gainnie, hier après midi par l'agent spécial Alfred Halls. Il est accusé d'avoir commis un vol dans la gare de l'Illinois Central.

Bureau des Egouts.

A la réunion des membres du Bureau des Egouts, qui a eu lieu hier soir, M. Lewis Johnson un des plus anciens membres du Bureau, a donné sa démission au maire,

Les rapports des divers fonctionnaires ont été ensuite lus et approuvés.

Détournement.

Harry A. Brothers, demeurant rue Banks 4416, employé dans l'épicerie de Aug. Worner et Cie, à l'angle des rues Galvez et Esplanade, a été arrêté hier après-midi sur la requête de Mme W. H. Broad, une commanditaire de la maison. Le jeune homme est accusé d'avoir détourné une somme d'environ $1000, au préjudice de l'établissement. Il s'est reconnu coupable.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

1 an | $6 ..... 6 mois | $3 ..... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$5.00..Un an | $2.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 62. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE

LA COURSE A L'HERITAGE

IX

(Suite.)

—Cocher, dit-il en montant dans une voiture, je vous prends à l'heure. Il est neuf heures un quart.

Et il donna l'adresse de Sarah.

Mademoiselle Sarah le Hucheur n'était pas chez elle.

En descendant son escalier, Milou songeait :

—Tu viens de perdre une fortune sans t'en douter, ma petite Sarah, tant pis pour toi.

" Je vais offrir tes dépouilles à cette belle Léonie Guerville, que j'appelais parfois ma lionne à cause de la beauté fauve de sa chevelure.

Il donna au cocher une nouvelle adresse, monta bientôt de nouveau et sonna.

Le cœur lui battait un peu fort pendant qu'il montait, car Sarah et Léonie étaient les deux seules amies dont il eût garde un souvenir vraiment agréable, les deux seules dont la jolieuse lui paraissait pouvoir donner à l'infâme intrigue je ne sais quelle grâce d'aventure élégante.

Bientôt il entendit à l'intérieur de légers bruits ; il tambourina à la porte en appelant :

—Eh, eh, ma lionne, amène-toi vite puisque tu es dans ton antre.

La belle fille rousse ouvrit bientôt.

—Tiens, c'est toi ? dit-elle, quel heureux hasard ?

—Plus heureux que tu ne crois, dit Milou. Habille-toi vite, nous causerons en prenant l'apéritif d'abord, en déjeunant ensuite.

—Mais, dit Léonie, c'est que j'attends.....

—Quelqu'un de sérieux ? interrogea Milou.

—Oui.

—Regarde-moi bien, dit le jeune homme, tel que tu me vois, je suis cent fois, mille fois plus sérieux.....

—Quand tu auras fini de te payer ma tête !.....

—Dépêche-toi, petite lionne, je te jure que tu ne regretteras rien,

—Que ne ferait on pas pour toi, dit-elle d'un ton aimable.

Puis elle demanda :

—Une minute, tu veux bien ? Le temps d'écrire un mot que la concierge lui remettra.

—Non, dit Milou, tout juste le temps de t'habiller.

—Cependant....

—Tu écriras le mot au café et nous l'enverrons par le chasseur.

Il n'y avait rien à objecter.

Léonie se mit à faire une toilette rapide.

—A la six quatre-deux, dit-elle.

—Je te prie, recommanda Milou, de soigner ta toilette.

" Il faut que tu aies tout à fait, mais là, tout à fait l'air d'une femme honnête.

Pourquoi faire, grand Dieu, demanda naïvement Léonie ?

—Parce que sans cet, air-là, dit mystérieusement Milou, on ne réussit pas à gagner des millions en une seule fois.....

—Ni même en beaucoup de fois, souligna Léonie.

Puis elle ajouta, comme si elle avait compris quelque chose aux paroles de Milou :

—Ah ! tu m'en diras tant !

Plusieurs fois, pendant la toilette, Milou donna quelques conseils, corrigea quelques petits détails :

—Mais je vais avoir l'air d'un croquemort, disait Léonie devant l'armoire à glace.

—Petite coquette, répondait Milou, je t'assure que tu es parfaite ainsi. On verrait sans étonnement ces beaux cheveux couronnés de fleurs d'oranger.

Léonie regarda Milou d'un air malicieux :

—Tu sais, dit-elle, il y a déjà quelque temps que je l'ai faite, ma première communion !

Au café, la lettre d'excuses rapidement écrite et remise au chasseur, Milou à voix presque basse, commença à expliquer l'affaire à Léonie.

Elle regardait dans le vague avec des yeux éblouis et elle coupait les paroles de Milou par de courtes réflexions.

—Vraiment, tant que cela ? s'exclama-t-elle quand il parlait de la grosse somme à conquérir.

Et lorsqu'il exposait les moyens de la conquête elle le regardait, les yeux grands ouverts et elle disait avec admiration.

—Que tu es fort, toi, tout de même !

Puis Milou parla des joies qui suivraient et aussi des précautions qu'on prendrait.

Et Léonie s'amusait et se réjouissait :

—Alors, c'est vrai, on voyagera tout le temps dans de beaux pays et on s'appellera monsieur et madame avec un beau nom de comte ou de marquis ?

" Et on vivra toujours tous les deux sans rien faire, en se passant tous ses caprices ? Ah ! tiens, s'il n'y avait pas du monde, je t'embrasserais !

—Nous aurons le temps plus tard, dit Milou.

Ils se firent servir à déjeuner dans le même café, continuèrent à causer de l'affaire et d'examiner ensemble différents détails.

Léonie comprenait à demi-mots :

—Je suis bien tombé, pensait Milou, elle est autrement intelligente que Mariette.

Le repas fut long et excellent, puis les deux amis s'attardèrent encore, repassant leur rôle avec soin ne laissant rien au hasard.

D'ailleurs, il l'avait décidé.

C'est à trois heures seulement qu'ils arriveraient chez M. Lorber.

X

Pendant que Milou cherchait quelqu'un pour l'aider à utiliser son faux et expliquait à Léonie ce qu'il y aurait à faire, Lucien expliquait aussi à Mariette le rôle qu'elle devrait jouer pour l'utilisation de la véritable lettre.

Milou risquait fort d'arriver en retard, car Lucien avait décidé que l'expédition aurait lieu peu après deux heures.

Au moment où il montait avec Mariette dans une voiture que les subsides de madame Mazure lui permettaient de s'offrir on vint, chose rare, l'appeler auprès d'un malade :

—C'est bien, dit il, nous arriverons à deux heures et demie.

Il laissa Mariette dans le fiacre et monta faire sa visite. Le cas était assez grave et Lucien crut nécessaire de se livrer à un examen minutieux.

Quand il eut enfin signé l'ordonnance, il regarda une pendule qui était dans la chambre du malade et vit avec étonnement qu'elle marquait trois heures moins le quart ;

—J'ai encore tout le temps nécessaire, la voiture ne mettra certainement pas dix minutes pour aller chaussée d'Antin.

C'est chaussée d'Antin, en effet, que se trouvaient les bureaux de la maison Lorber. Le calcul de Lucien fut exact et il arriva devant la maison quelques minutes avant trois heures.

Comme par hasard, Mariette se trouvait du côté où il fallait descendre et c'est elle qui sortit la première de la voiture.

A vingt pas de là, un second fiacre arrivait à toute vitesse, mais soudain un homme passa la tête à la portière, ordonna au cocher de s'arrêter, dit quelques paroles à une personne qui était avec lui dans le fiacre et descendit.

Le fiacre allégé, fit demi-tour et repartit rapidement.

L'homme descendu de cette voiture n'était autre que Milou.

Il avait aperçu Mariette et aussitôt, modifiant son premier plan, il avait expliqué en deux mots à Léonie qu'il se passait quelque chose d'inquiétant, qu'il fallait remettre l'exécution à un peu plus tard et qu'il avait besoin de rester là seul pour observer.

Il regarda un instant s'éloigner la voiture qui emportait Léonie.

Quand il se retourna vers la maison Lorber, il eut un étonnement terrible.

Mariette au bras de Lucien, mettait le pied sur la première marche du perron.

Le cœur de Milou battait à se rompre.

Il leva les bras, ouvrit la bouche, voulut appeler, mais, comme dans un cauchemar, aucun son ne sortit de ses lèvres.

Son cri resta intérieur.

Il comprit, d'ailleurs, que dans ce quartier si vivant, sa voix se perdrait indistincte, parmi mille bruits.

Il se mit à courir, bousculant les gens qui étaient sur son passage et n'entendant pas leurs injures.

Il arriva au bas du perron au